

La Clé

Anaïs Maquiné Denecker

**La
Clé**

roman policier

© Editions des Falaises, 2020
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr



*« Nul Homme ne peut réaliser le crime parfait;
Le hasard, lui, en est capable. »*

Vladimir Nabokov

Prologue

Se laisser bercer, oublier, s'endormir... Plongée dans l'obscurité de ce tout petit espace qui serait, elle le savait maintenant, sa dernière demeure, Emma commençait à lâcher prise... Son dos baignait dans une flaque d'eau glacée ; sa propre sueur peut-être, froide, mordante... Emma s'était résignée à mourir.

La panique, qui l'avait d'abord tétanisée, commençait à s'estomper. Malgré ses efforts, elle l'avait compris, son corps ne répondait plus à son cerveau. Des gouttes tombaient, à intervalle régulier, le long de ses épaules, sur son visage, par l'interstice de sa bouche entrouverte... Elle avait soif, mais les perles d'eau qui gagnaient maintenant sa gorge ne parviendraient pas à l'étancher. Elles étaient légèrement salées ; une sensation que cette amatrice de sports nautiques connaissait bien, semblable à celle procurée par l'eau de mer qui pique la langue et sèche les muqueuses.

Elle s'imaginait maintenant allongée sur une planche de surf, le corps abandonné aux rayons du soleil. bercée par le roulis, elle se laissa happer par le sommeil. C'est alors qu'elle entendit une voix familière chantonner : *Maman, les petits bateaux qui vont sur l'eau ont-ils des jambes...*

Apaisée, dans un dernier souffle, elle tenta de crier, sans qu'aucun son ne sorte de sa bouche : « Maman ! »

Disparition

1

Julie Leroy-Martin

Vendredi 6 septembre 2013

En se penchant de la petite fenêtre de sa chambre, Julie pouvait apercevoir Justine et Louis qui faisaient des châteaux de sable. A quelques mètres d'eux, sur les planches, Alexis, leur grand frère, censé les surveiller, avait les yeux rivés sur son Smartphone.

La fraîcheur du matin commençait à humidifier la couette que Julie avait posée sur le balconnet pour l'aérer. Au loin, les cheminées du port du Havre répandaient une odeur sulfurée qui, mélangée aux embruns, donnait une fragrance de poivre et de sel caractéristique à l'air de la région. De l'autre côté de la plage, la Marina séparait Trouville de Deauville ; puis des planches, encore des planches... Une interminable promenade, à perte de vue.

Au dernier étage des Roches Noires, ancien hôtel ayant abrité naguère les amours de Marguerite Duras et la mélancolie de Marcel Proust, l'appartement de Julie et Sébastien Martin ne payait pourtant pas de mine. A l'origine, les parents de Sébastien avaient investi dans une chambre de bonne au dernier étage de la résidence. Puis, ils avaient acheté celle d'à côté pour transformer le logement en T2. De fil en aiguille, ils avaient fini par acquérir

cinq petites pièces contiguës. L'adresse prestigieuse et l'accès direct à la plage de cet appartement, sans charme et peu fonctionnel, méritaient bien quelques sacrifices.

Sur la table de nuit, le journal *Ouest France* annonçait l'arrivée de John Travolta à Deauville pour présenter son dernier long-métrage, *Killing Season*, au festival du film américain. Julie et sa petite sœur, Emma, avaient obtenu des invitations pour assister à la projection. Lorsqu'elles étaient adolescentes, elles avaient dû regarder *Grease* une bonne trentaine de fois et se réjouissaient de voir Danny Zuko¹ en chair et en os.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil aux enfants, Julie saisit son téléphone portable et composa le numéro de sa sœur. Pour la troisième fois depuis le début de la semaine, elle tomba sur son répondeur : « Coucou Emma, c'est moi, décidément je n'ai pas de chance. Je voulais savoir si on se retrouvait toujours à 17h au haras ? Je me disais qu'on pourrait aller directement à la projo, il faut être à 19h30 au CID². Rappelle-moi. Et, sinon, à tout à l'heure sur le chantier. Bisous. »

Un chantier, c'était le mot qui convenait pour décrire le champ de mines que représentaient les débris de murs que les ouvriers avaient amassés dans les écuries. C'était la première fois qu'Emma prenait part à un projet familial. Elle, d'habitude si indépendante, avait accepté de mettre ses talents d'architecte d'intérieur au service de la dynastie deauvillaise des Leroy.

Pierre Leroy, le père d'Emma et Julie, était une figure locale. Propriétaire de chevaux de course, il avait contribué au prestige des hippodromes de Deauville-la Touques et de Clairefontaine. Aussi charismatique que chaleureux, il

s'était adjoint, depuis bientôt vingt ans, les services de sa fille, Julie, dans la gestion du haras. Si autrefois, les douze boxes des écuries du domaine Leroy hébergeaient les meilleurs purs-sangs, aujourd'hui, à l'exception de Mademoiselle Perle, jument de trois ans aux performances exceptionnelles, ils accueillaient principalement des chevaux de loisir que leurs propriétaires ne montaient qu'au moment des vacances. Une activité devenue trop peu lucrative pour pouvoir entretenir le manoir familial, ses dépendances et les 10 ha du domaine. D'autant que depuis quelques mois, le patriarche, réputé pugnace, montrait quelques signes de sénilité. Le médecin de famille, qui soignait déjà son diabète, soupçonnait un Alzheimer. Emma et Julie, la mort dans l'âme, considéraient sérieusement la possibilité de le placer en maison de retraite, tant ses fugues nocturnes et ses sautes d'humeur devenaient ingérables. Alors que la question de la vente de la propriété commençait à faire son chemin, Emma proposa de transformer le manoir principal et une partie des écuries en chambres d'hôtes. Une solution idéale pour ne pas perdre ce bien, à la valeur sentimentale inestimable, tout en lui offrant une seconde vie.

L'ingéniosité et la créativité d'Emma, diplômée de l'école Boule, étaient sans limites. Son atelier boutique Emma Design constituait une référence dans la région. Emma n'avait pas vraiment d'horaires d'ouverture. Bien qu'elle y vende quelques objets décoratifs, son show-room était surtout destiné à exposer des photos de ses créations. Les échantillons de matières et les nuanciers aux mille couleurs offraient à ses clients un champ infini de possibilités pour personnaliser leur intérieur.

Julie, très proche de sa petite sœur, commençait à s'inquiéter de ne pas avoir de ses nouvelles. Elle décida de faire un saut à la boutique après avoir déposé les enfants au centre aéré.

1. Nom du personnage interprété par John Travolta dans le film *Grease*.

2. Palais des Congrès de Deauville.

2

Noah Clinton

Dans la cuisine de sa chaleureuse demeure à colombages, typiquement normande, installée sur les hauteurs de Trouville-sur-Mer, Noah se débattait avec le chauffe-biberon pendant que les cris d'Adam jaillissaient du Babyphone.

— Tess, tu peux calmer ton petit frère, s'il te plaît ?

Pas de réponse. C'est alors qu'il entendit les pas lourds de l'adolescente dévalant l'escalier. Noah se retourna, juste à temps pour apercevoir sa fille, un casque audio vissé sur les oreilles, son sac à dos sur l'épaule, passer la porte d'entrée.

— A ce soir, Dad !

Le fracas de la porte, claquée derrière elle, renforça les cris du bébé. Noah allait se précipiter à l'étage quand il entendit toquer à la fenêtre. Tess, une oreille libérée de ses écouteurs, lui fit signe d'ouvrir la vitre. Mais occupé à presser la tétine du biberon sur sa main pour vérifier si le lait était à bonne température, Noah ne prit même pas la peine d'entrebâiller la lucarne. La voix de Tess lui parvint, sourde, comme au travers d'un aquarium :

— Elle revient quand de Paris, Emma ? Elle devait me

ramener un câble d'ordi... Tu sais si elle a pu passer à l'Apple Store ?

Las, Noah leva les épaules pour lui indiquer qu'il n'avait aucune idée de la date de retour d'Emma. à qui Tess n'adressait la parole que pour lui demander des services ; les joies des relations d'une ado avec sa belle-mère dans une famille recomposée...

Alors que Noah s'élançait dans les escaliers pour calmer Adam, le téléphone sonna. Le sans-fil collé à l'oreille et le bébé transpirant dans les bras, il ne se força même pas à être aimable :

— Oui ?

— Noah ? C'est Julie. Emma est là ?

— Non, elle est à Paris.

— Comment ça ? Elle a oublié qu'on allait à l'avant-première ce soir ?

— Écoute Julie, je n'en sais rien. Appelle-la sur son portable.

— Ça fait trois jours que j'essaie de la joindre, elle est sur répondeur...

Les cris faméliques du bébé s'infiltraient maintenant dans le combiné. Julie reprit :

— Je suis devant sa boutique et la vitrine a encore été vandalisée. L'alarme ne s'est pas déclenchée ?

— Je ne sais pas. La société de télésurveillance a certainement dû appeler Emma sur son portable. Tu penses qu'on a volé quelque chose ?

— La vitre de la porte s'est fragmentée, mais elle tient bon, on dirait. Attends...

Les pas de Julie résonnaient maintenant dans le téléphone, puis un bruit de poignée qu'on abaisse. Elle essayait d'ouvrir la porte du magasin.

— ... Oui, la serrure est toujours verrouillée, je ne crois pas que quelqu'un soit entré... Allo ?

— ... Deux secondes...

Adam, la bouche grande ouverte, tentait d'attraper la tétine de son biberon, en vain. Il se mit à hurler de plus belle et à se débattre comme un beau diable. Noah abrégea...

— Écoute Julie, je passerai voir le magasin dans la matinée. Si Emma appelle, je lui dirai que tu essaies de la joindre. Je dois te laisser.

Il raccrocha promptement et prit Adam contre lui pour le bercer et tenter de le calmer.

Bon sang Emma, comment en est-on arrivé là ? se demanda-t-il, perdu dans ses pensées.

3

Janis Walsh

Malgré les mises en garde d'Emma, Janis devait retourner au blockhaus. Freddy lui avait pris ce qu'elle avait de plus cher, la gourmette en or qu'elle portait autour du poignet quand les services sociaux anglais avaient trouvé son couffin devant l'Elizabeth Children's Home. Tristement célèbre, cet orphelinat de Liverpool recueille, depuis des décennies, les enfants des junkies et autres accidentés de la vie du nord-ouest du Royaume-Uni, victimes du déclin industriel de la région.

A vingt-six ans, Janis avait déjà pas mal baroudé. Six ans plus tôt, alors serveuse dans un Fish and Chips de Londres, elle avait fait la connaissance de Freddy Gaillard, un Français adepte du freeganisme, mouvement dont le principe consista à dénoncer le gaspillage alimentaire et la société de consommation en se nourrissant gratuitement dans les poubelles. Janis l'avait surpris à la sortie de son service récupérant les restes du dîner dans une benne à ordures. Séduite par sa démarche marginale et son irrésistible allure d'artiste maudit, typiquement *frenchy*, elle s'était installée avec lui dans un immeuble

de six étages et de trente pièces, squatté par un collectif d'artistes, au 18 Upper Grosvenor Street à Mayfair.

Estimé à plus de sept millions de livres, le bâtiment avait fait, en 2008, la une de tous les journaux anglais quand la police avait expulsé, sans ménagement, le jeune couple et sa bande. Freddy et Janis avaient alors décidé de traverser la Manche pour errer dans les rues huppées de Deauville.

Leur nouveau QG se trouvait à quelques mètres de l'école de voile de Trouville, dans un blockhaus, vestige de la Seconde Guerre mondiale, avec une vue magnifique sur la mer et, côté plage, sur la Villa des Flots, ayant appartenu à la famille Eiffel.

Hormis ce panorama idyllique, leur nouveau squat était d'une insalubrité redoutable. D'abord parce que les clochards du coin avaient pour habitude d'y répandre des litres d'urine aromatisée à la bière, mais aussi parce que les rats du quartier s'offraient, à la tombée de la nuit, des promenades le long des murs qui constituaient l'armure du bunker.

Pour survivre, Janis fabriquait des objets avec toutes sortes de matériaux échoués sur le sable et les vendait sur un coin de trottoir, les jours de marché, dans la rue Eugène-Colas, principale artère commerçante de Deauville. Avec ses dreadlocks pourpres et ses nombreux piercings, blottie contre son chien Potcake, Janis était en parfait contraste avec les paires de chaussures Tod's et autres Louboutin qui écrasaient régulièrement le vieux paréo sur lequel ses créations étaient étalées.

Janis avait fait la connaissance d'Emma sur ce bout d'asphalte. Elle pensait, au départ, que la jeune femme lui achetait ses œuvres par pitié. Mais quand la décoratrice lui avait proposé de les exposer dans sa boutique, Janis s'était mise à espérer une reconnaissance de sa créativité.

Freddy ne voyait pas le rapprochement de sa compagne avec Emma d'un très bon œil. Surtout depuis qu'Emma, témoin d'une de leurs violentes disputes, avait fortement conseillé à Janis de s'éloigner de lui.

Janis était certaine que Freddy avait jeté un galet sur la vitrine d'Emma Design ce matin. Elle l'avait vu tituber en direction de la fontaine, non loin de la boutique. Les mains dans les poches, il semblait cacher quelque chose. A moins qu'il n'ait encore détroussé un touriste...

Janis entamait maintenant l'ascension du blockhaus pour atteindre les meurtrières permettant de pénétrer à l'intérieur. Freddy dormait, cuvant sa piquette, son corps s'agitant au rythme de ses ronflements. La tête posée sur un grand sac plastifié à carreaux, il sifflait entre ses chicots. Janis tendit le doigt vers son épaule pour le faire bouger, en vain.

Soudain, Freddy renifla bruyamment et ses yeux se mirent à cligner. Janis crut un instant qu'il allait se réveiller mais, profondément endormi, il repositionna lourdement sa tête au milieu du sac en appuyant sur son contenu comme sur un tube de dentifrice. De la fermeture Eclair entrouverte, un rectangle de plastique noir dépassait. Le cœur de Janis se mit à battre dans ses tempes. Elle entortilla ses doigts dans son T-shirt pour se saisir de l'objet sans y laisser d'empreintes. Quand elle l'extirpa, son corps se figea. La gorge serrée, les yeux fixés sur l'objet, elle reconnut immédiatement l'appareil photo d'Emma.

4

Sandra Toledano, Noah Clinton, Lieutenant Lydia Giovanni

Un petit attroupement commençait à se former devant l'enseigne Emma Design. Sandra Toledano, la pharmacienne, dont l'officine était mitoyenne, répondait aux questions des policiers :

— C'est sûrement la clodo qui a fait ça. Voilà ce que c'est d'ouvrir sa porte à n'importe qui !

— Avez-vous le nom de cette personne ?

— Aucune idée, mais vous ne devriez pas avoir de mal à la trouver, elle vend ses saloperies régulièrement sur le pas de notre porte. Tous les matins, elle est en ville et l'après-midi sur la plage.

Sandra, de sa bouche *glossy* soulignée d'un trait de crayon trop foncé, prenait un air écœuré pour décrire Janis :

— ... La petite maigrichonne avec l'accent british.

L'agent de police, une femme d'une trentaine d'années, notait scrupuleusement les informations données

dans un carnet, lorsqu'une Jeep noire se gara devant eux. Un élégant quadra, aux faux airs de John John Kennedy³, en sortit et dit avec une pointe d'accent américain :

— Bonjour, je suis Noah Clinton, c'est le magasin de ma femme, Emma...

— Tu parles d'un magasin... persifla Sandra... Fermé un jour sur deux...

Noah tentait d'identifier la bonne clé sur le trousseau familial de secours qui comptait pas moins de dix clés différentes : celles de la maison, des deux voitures, du haras, de son propre bureau, de la boutique et autant de boîtes aux lettres.

— Pouvez-vous demander à votre femme de passer faire une déposition au commissariat, ce sera plus simple ? lui demanda alors la policière.

— Oui... Mais elle est en déplacement...

— ... Elle n'a que 48 heures, pour déclarer le sinistre à l'assurance. Le plus tôt sera le mieux, l'interrompt l'agent.

— Le problème, c'est que je ne sais pas du tout quand elle rentre. Je ne peux pas le faire à sa place ?

Il vit Sandra lever les yeux au ciel pour marquer sa désapprobation...

— Vous gérez aussi ce magasin ou c'est seulement celui de votre femme ? demanda l'officier.

— Non, c'est celui de ma femme, mais...

Le lieutenant Lydia Giovanni l'interrompt et tendit sa carte :

— Dans ce cas, dites-lui de m'appeler dès qu'elle reviendra.

Lorsque la policière tourna les talons, Sandra suivit

3. Fils du président John Fitzgerald Kennedy, à la beauté légendaire.